

Le Monde français du dix-huitième siècle

Volume 1, Issue 1

2016

Article 7

La Pologne en creux des Lettres polonaises de Jean-Paul Marat

Aleksandra Gieralt*

*The University of Western Ontario, agieralt@uwo.ca

Copyright ©2016 by the authors. *Le Monde français du dix-huitième siècle* is produced by The Berkeley Electronic Press (bepress). <https://ir.lib.uwo.ca/mfds-ecfw>

La Pologne en creux des Lettres polonaises de Jean-Paul Marat

Aleksandra Gieralt

Abstract

Cet article propose une recension du roman méconnu de Jean-Paul Marat, *Lettres polonaises*, l'un des deux ouvrages écrit par le révolutionnaire qui met en scène des personnages de Polonais (l'autre étant *Les aventures du jeune comte Potowski*).

KEYWORDS: XVIIIème siècle, Marat, Pologne, littérature

Recension d'ouvrage

La Pologne en creux des *Lettres polonaises* de Jean-Paul Marat

Aleksandra Gieralt

The University of Western Ontario

Le manuscrit non achevé *Lettres polonaises* Jean-Paul Marat, est l'un des deux romans de Jean-Paul Marat dans lequel la Pologne est évoquée. Le manuscrit a été trouvé « à la possession de William K. Bixby [...] collectionneur de manuscrits originaux rares [...] » (Kouididis, XXXI). Les chercheurs délibèrent longuement sur l'identité de l'auteur et peu à propos de contenu du texte. Si Marat a écrit par deux fois des narrations d'un point de vue polonais, ce qui semblerait indiquer un certain intérêt pour le pays, on relève, dans le cas de cet ouvrage, peu de traces de la Pologne. Kamia, un prince polonais parcourt l'Europe, nomme sa patrie deux fois pour déclencher une conversation à propos des mœurs d'autres pays, une fois pour s'excuser de ne pas avoir écrit plus à son propos, et finalement dans une transcription des conseils qu'un sage lui aurait donnés au sujet de la gouvernance d'un pays.

L'analyse la plus détaillée des *Lettres polonaises* vient de son introduction, écrite par Apostolos Kouididis, éditeur de la copie de ce roman qui paraît en 1993 chez Honoré Champion. Selon lui, l'identité de l'auteur du manuscrit est contestée :

Pourtant, Mr. Massin, le plus récent biographe de Marat n'accepte pas l'authenticité des *Lettres polonaises* dont il relègue l'importance à cette courte note ; « à la suite de Chèvremont et de Friedland, mais contre Gottschalk, je ne crois pas du tout à l'authenticité d'un autre manuscrit [...] attribué à Marat : *Lettres polonaises* [...] ». Connaissant bien l'influence de Rousseau sur Marat, il est surprenant que Mr. Massin ne se soit pas aperçu de nombreux emprunts de Marat à l'œuvre de son idole. (XXXI)

Kouididis suggère que le texte vient de Marat parce que, selon lui, c'est Louis R. Gottschalk « [...] qui a étudié attentivement *Les Lettres polonaises* et qui s'appuie sur la graphologie d'extraits [...] » (XXXII). Kouididis conclut :

Tous les arguments ci-dessus présentés ne prouvent rien de façon conclusive en ce qui regarde l'authenticité des *Lettres polonaises*. Mais ils suggèrent [...] l'existence de quelque ouvrage sous ce titre [...] si l'on compare l'écriture de Marat [...] ainsi que ses emprunts à ses autres ouvrages comme à ceux de Rousseau on ne peut pas nier la validité de la conclusion de Gottschalk. (XXXIII)

En revanche, dans son article « Quelques études récentes sur Marat », Gottschalk répond à cette remise en question de Friedland :

Cette insistance sur l'extrémisme de Marat à ses débuts conduit M. Friedland à contester mes conclusions relatives à l'auteur des *Lettres Polonaises* [...] M. Friedland semble avoir tiré ses conclusions de l'examen non du manuscrit original mais du même document imprimé que j'avais moi-même étudié. De cette étude, j'avais tiré et exposé plusieurs raisons de croire que ce livre était l'œuvre de Marat. J'ai dit que : 1° le manuscrit était de la main de Marat [...] 2° que l'action se passait en France, en Hollande, en Suisse et en Angleterre, pays que Marat connaissait le mieux et que le roman est de toute évidence une autobiographie. J'ajoutais que « les philosophies adverses de l'ermite et du sage (deux personnages importants du volume) ne faisaient que refléter la lutte qui se livrait dans l'âme de Marat ». Friedland, persuadé que Marat n'était pas déchiré par deux philosophies opposées, l'a nié. Il admet cependant que la

philosophie de l'ermite est assez socialiste pour prouver que l'ouvrage ne pouvait être d'Holbach comme le pensait Chévremont [...] La répugnance que manifeste M. Friedland à admettre que Marat n'était pas d'idées plus avancées qu'un [...] *Philosophe* de l'époque pré-révolutionnaire le conduit donc à une difficulté qu'il aurait pu autrement éviter, puisqu'il existe assez de passages dans les *Lettres Polonaises* pour soutenir cette thèse que Marat était fondamentalement « un petit bourgeois révolutionnaire » [...] M. Friedland a voulu soutenir que, bien que Marat ait prononcé des paroles qui étaient d'un modéré, il était essentiellement socialiste avant la Révolution, tandis que je prétendais que [...] Marat était essentiellement un modéré avant la Révolution. (108-111)

Pour Gottschalk, Friedland n'accepte pas que Marat soit l'auteur : il y aurait une incompatibilité profonde entre les opinions radicales de Marat et le ton des *Lettres polonaises*, qui sembleraient écrites par un réformateur de la monarchie. Malgré quelques commentaires sur la nature autobiographique du texte et sur ses thèmes politiques, le but de l'article de Gottschalk était de comparer et contraster trois études sur la personne historique de Marat, en utilisant son ouvrage littéraire comme source d'information sur ses positions politiques, non pas pour en réaliser une analyse littéraire

Notre recension des *Lettres polonaises* a pour visée l'investigation de la manière dont l'adjectif du titre « polonaises » colore la narration. Kamia visite la France, l'Angleterre, la Hollande et la Suisse et critique les mœurs de chacune de ces nations, comme le « Huron » de Voltaire. Kamia fait mention de sa patrie pour la première fois quand il compare la manière de s'habiller des Polonais avec celle des Français. Tandis qu'un tailleur français fait des commentaires sur la façon « singulière » qu'ont les Polonais de se vêtir, Kamia note les inconvénients de son nouvel habit:

J'ai gardé quelque temps l'habit polonais, mais comme je n'étais admis nulle part qu'avec cérémonie [...] je résolus de prendre l'habit du pays et j'envoyai chercher un tailleur. [...] Si tu me voyais dans cet accoutrement ridicule, étranglé au cou, à la ceinture, aux genoux et enchaîné dans des espèces de guenes comme si on avait peur que je puisse remuer. Quelle différence de l'habillement noble et aisé du Polonais ! Le seul usage convenable de l'habit à la française cependant serait dans l'armée. Moins lourd et moins embarrassant que nos longues robes, il convient à merveille à des hommes qui doivent toujours s'agiter en tous sens et à des hommes qui doivent souvent fuir. (7-8)

Pour Marat, le but de cette comparaison entre les deux modes n'est pas de décrire les vêtements que les gens portent dans ces pays en 1770, qui est la date de l'écriture de la première lettre (5) ; « l'habit polonais » sert plutôt de déclencheur à une critique de la vanité française. Premièrement, Kamia laisse savoir que la mode dans ces pays diffère considérablement, puisqu'il n'était « admis nulle part qu'avec cérémonie » à cause de ses vêtements. Shava, l'ami à qui Kamia écrit et, par extension, le lecteur, sont introduits à la France à travers l'industrie de la mode, ce qui indique les priorités des habitants de ce pays : c'est le tailleur que les visiteurs rencontrent à la frontière. La description ironique de Kamia des tailleurs comme « d'importants personnages » fait preuve du fait que la société française valorise leur métier. Il ridiculise « l'aisance de leur conversation » qu'il décrit comme un « monologue » arrogant. Le tailleur fait preuve de dédain l'habit polonais en commençant avec une observation apparemment neutre à propos des vêtements de Kamia « On a une singulière façon de s'habiller dans le pays de Monsieur » qu'il tourne automatiquement en péjoratif : « et il faut avouer qu'il n'y a point de pays où l'on habille mieux qu'en France » (*Ibid.*). Selon lui, la mode polonaise, comme toute mode, est moindre vis à vis de celle de France. Le premier Français que Kamia rencontre, et, par conséquence, le premier portrait de la France qu'il donne, est donc vaniteux et peu respectueux, sous un masque de politesse

superficielle. En fait, ayant passé plus de temps en France, Kamia conclut rapidement que « la vanité est la maladie des Français » (11).

Kamia arrive enfin à donner quelques indices de ce qu'il veut dire par « habit polonais ». L'habit classique des Français en 1770 était plus serré et rendait le mouvement difficile. Alors que l'habit typique du Polonais était « noble et aisé » mais avait des « longues robes » lourdes. En se servant du mot « ridicule » pour décrire les vêtements français et « noble » pour décrire ceux de la Pologne, Kamia met en contraste la mode de ces deux nations en favorisant explicitement ceux de son pays. Le vêtement français serait contraignant hormis pour une gesticulation peu expressive et une fuite peu glorieuse qui met en défaut et raille les prétentions martiales des soldats : « [...] il convient à merveille à des hommes qui doivent toujours s'agiter en tous sens et à des hommes qui doivent souvent fuir. » L'habit français manque de virilité.

Dans la lettre suivante, il fait des observations sur la mode féminine où il écrit « Mais c'est chez les femmes de la cour surtout que l'on voit des prodiges [...] A soixante ans comme à vingt, même fraîcheur, même incarnat de coloris [...] Toutes, en allant au lit, quittent les lis et les roses de leurs joues, quelques-unes laissent même leurs chevelures sur la toilette, d'autres leurs dents [...] » (8-9). La mode féminine devient un symbole de vanité, accompagnée d'un cortège d'artifice et de tromperie. A travers le narrateur polonais, la position de Marat envers sa patrie est satirique.

À travers l'habit, c'est la culture et le caractère des habitants qui est visée. Kouidis accorde que « Le Français de Marat est un être social, avenant et extrêmement poli. Mais vu de près, il paraît peu sincère, superficiel [...] » (XXXIII). Cependant, il laisse quelques indices lexicaux qui nous permettent de deviner sur quel portrait de la Pologne il est en train de s'appuyer. Premièrement, ils doivent être radicalement différents, nobles, commodes et confortables, plus simples et plus beaux, imposant une sobriété de mouvement voire un effet de présence statique, digne, opposée à la bouffonnerie théâtrale française de la mise-en-scène trompeuse des femmes mûres jouant la jeunesse. Puisque l'habit représente le caractère des Français, celui des Polonais représente également leurs inclinations. Ils favorisent le confort et l'utilité pratique et modeste.

Cette rusticité indique aussi un manque de temps accordé aux loisirs, ce dont les Français disposeraient en surplus. Kamia semble vouloir montrer des Polonais plus laborieux que les Français, lesquels feraient preuve de paresse et accorderaient trop d'importance à leur apparence. Le XVIII^{ème} siècle est tumultueux pour la Pologne, laquelle est partagée en 1770 entre la Russie, l'Empire austro-hongrois et la Prusse. Cependant, on note un choix de mots intéressant qui montre une conscience de la relation entre les mœurs et la chose politique:

Il y a ici une espèce d'hommes graves nommés à Paris fainéants, ici politiques, qui ne vivent que dans les cafés, c'est là leur élément. Cette espèce d'hommes est composée de ces sages qui négligent le soin de leurs affaires pour régir celles d'autrui [...] ce sont [...] les intérêts des états qu'ils se mêlent de régler, et ces arrangements leur causent quelquefois bien des peines et bien d'embarras. J'en vis quelques-uns l'autre jour [...] assez mal à leur aise au sujet des nouvelles, venues d'Allemagne, relativement au démembrement de la Pologne.

N'allez pas croire que nos autres politiques prennent les choses si à cœur. Pour les affaires même qui regardent la nation ils n'ont jamais autant de zèle, ils se consolent assez facilement de nos revers [...] Ils sont de vrais ministres d'état. C'est à nos généraux et à ceux qui sont à la tête des batailles à trembler : pour eux, ils règlent tout avec un sang froid admirable. (55)

Il se sert du mot « démembrement » au lieu de « partition » pour la décrire, portant un jugement de valeur sur la destruction d'une unité territoriale et nationale. Nous concluons que le prince polonais est naturellement contre le « démembrement » de sa nation, conçu comme un affaiblissement. Par cette métaphore, la Russie et les autres puissances apparaissent comme les bourreaux d'un corps réduit

en pièces, ce qui montre le caractère très opposé du prince. À travers son choix de mot, Kamia laisse tomber le masque de neutralité et révèle son opposition à la division de son pays. Par ce choix sémantique, Marat paraît ici se livrer à une critique du partage de la Pologne. La première lettre date du « 11 Mai, 1770 » (5). Cette mention, unique date dans le texte, permet ainsi d'ancrer les *Lettres polonaises* dans un contexte historique.

Néanmoins, la fonction principale de la Pologne et de son démembrement dans cette lettre est de fournir un sujet de discussion pour les « politiques » ce qui permettra à Kamia de critiquer les mœurs et la culture des Anglais. Le premier adjectif dont il se sert pour les décrire est le mot « grave », le sarcasme caché de ce choix devient évident quand il suit cette description du qualificatif « fainéants » pour les hommes. Il ajoute au champ lexical évoquant l'indolence en déclarant que ces hommes ont des embarras factices qui ne leur coûte ni effort ni émotion : « N'allez pas croire que nos autres politiques prennent les choses si à cœur [...] ils se consolent assez facilement de nos revers [...] » (55). Le sujet de discussion, la partition du pays de Kamia, est « grave », mais l'atmosphère de la conversation est frivole étant donné que la situation ne touche pas les interlocuteurs qui ne peuvent rien faire pour l'améliorer depuis l'Angleterre. Quant à la comparaison entre les Français et les Anglais, ici ce sont les premiers qui ont l'avantage. Tandis qu'ils ne s'occupent que de leur apparence, il s'agit au moins de leur propre parure au lieu des « affaires d'autrui ». Les Français ne cachent pas le fait qu'ils jouent un rôle devant les autres tandis que les Anglais masquent leur frivolité derrière des apparences de gravité. Ainsi, la superficialité française est plus honnête que celle des Anglais. Finalement, cette description des fainéants permet à Marat de critiquer les politiciens. En France, il les décrit comme « de vrais ministres d'état » à cause de leur apathie grâce à laquelle ils « règlent tout avec un sang-froid admirable » — le sens implicite est que les politiciens décident le sort du peuple sans être touchés par les conséquences de leurs délibérations. Les Anglais se prélassent en discutant du partage de la Pologne. Le nom « fainéants » s'applique autant aux ministres professionnels en France qu'aux politiciens des cafés anglais.

La troisième fois que la Pologne figure dans cet ouvrage est à la suite du portrait des politiciens. Kamia s'excuse : « Tu seras peut-être surpris que je n'aie point comparé les autres nations à la nôtre ; mais j'ai évité à dessin le parallèle car lorsque l'amour propre est intéressé combien peu la vérité dicte nos jugements » (57). Kamia a la sagesse d'évaluer sa prévention en faveur de la Pologne. C'est une manière élégante pour Marat d'éluder la Pologne. Il choisit la nationalité de Kamia parce qu'il a besoin d'un « noble sauvage » qui observe les mœurs d'autres peuples de l'extérieur.

La dernière fois où Kamia mentionne sa patrie intervient quand la fille de son hôtesse discute de l'héritage du prince polonais avec sa mère :

Elles s'avancèrent [...] vers mon bureau [...] et de mon coin j'entendis ce plaisant dialogue.

La mère : Prince ! plus j'y pense, moins je puis me forcer cela dans la tête.

La fille : Ah, cela n'est que trop vrai [...] mon père qui a été en Pologne ne dit-il pas que les Palatins sont des princes ? (175)

Kamia révèle qu'il est un prince Palatin. Le texte n'explique pas sa fonction politique et l'importance de ce titre après le « démembrement » du pays, ni la date où il l'écrit. En revanche, dans la lettre suivante, quand il rapporte sa conversation avec « son gentilhomme », le sage évoqué par Gottschalk précédemment, celui-ci implique que Kamia sera chef dans son pays en même temps qu'il fait preuve d'une opinion négative à propos des lois gouvernant la Pologne :

La première fois que je vous entretins [...] vous me parûtes [...] disposé à [...] renoncer à vos titres. Qu'auriez-vous gagné, et que n'aurait [sic] point perdu le petit peuple que vous devez

commander ? Car, votre rang vous appelle à manier les rênes du char de l'état et à servir votre roi. La constitution de votre pays est très vicieuse ; c'est un reste de barbarisme qui fait honte à l'humanité. Quand les peuples gémissent sous un joug aussi dur qu'il y a de plus heureux qu'un bon prince et un prince éclairé ? (176-77)

Premièrement, le sage conseille à Kamia d'accepter la fonction du prince, et implique que c'est une position de responsabilité et de pouvoir en se servant de champ lexical d'autorité avec les mots « commander » et « manier les rênes du char ». La lettre n'a pas de date, mais elle était écrite après la première partition de la Pologne, c'est à dire après que le titre de Kamia n'ait pas la même importance — n'ait aucune importance sous une occupation étrangère. Le fait que Marat ne considère pas la situation politique en expliquant les obligations du prince montre le manque d'importance thématique de ce pays dans la cohérence de la narration. Le choix du mot « éclairé » révèle aussi la valeur de l'éducation pour l'auteur qui espère renouveler les gouvernements par les Lumières philosophiques. Selon Kouidis, « L'éducation est le seul moyen, selon Marat, d'améliorer les lois et de là la qualité de la vie. Jusqu'à ce que cela se réalise, chacun doit obéir aux lois de son pays comme seule base de progrès social. Cette position n'est pas du tout celle que nous connaissons d'un Marat révolutionnaire [...] » (XXXVI). Nous nous accordons avec Kouidis et Gottschalk sur le fait qu'au moins dans sa conclusion, le roman des *Lettres polonaises* propose qu'une monarchie ou une principauté pourra être juste si le prince est « éclairé ».

Deuxièmement, le sage donne une vision péjorative de la Pologne : « La constitution de votre pays est très vicieuse ; c'est un reste de barbarisme qui fait honte à l'humanité. » Il se sert de trois mots négatifs pour la décrire : « vicieuse », « barbarisme », « honte ». De plus, selon lui les Polonais sont un « petit peuple » : petit dans leur manque de pouvoir et d'influence sur les affaires du reste de l'Europe, mais aussi dans leur esprit, puisqu'ils ont besoin d'un prince « éclairé » pour les sauver de leur ignorance. Nous rappelons que la mode polonaise, plus confortable et simple que celle de la France, indique que les compatriotes de Kamia ont besoin de mobilité pour travailler, ce qui implique que c'est une nation pauvre où les gens n'ont pas de temps libre pour se divertir comme le font les Français. Le modèle rural et laborieux rousseauiste se retrouve peut-être ici. Enfin, une des *Lettres polonaises* donne un indice des mœurs dans la patrie de Kamia, et le résultat est peu enthousiasmant : les Français sont superficiels et les Anglais sont fainéants, mais les Polonais sont des barbares vicieux qui font honte au reste de l'Europe. Mais il faut insister que le livre semble être un brouillon ou première copie : « [...] le manuscrit [...] présente certains problèmes [...] certaines propositions sont incomplètes. Il paraît que Marat avait l'intention d'y revenir mais il ne l'a jamais fait [...] Dire que l'ouvrage n'a pas été poli, ce serait le juger avec indulgence » (Kouidis, XXXVI-XXXVII). Il ne s'agit peut-être pas de l'opinion définitive de Marat au sujet de la Pologne.

Pour conclure, malgré son titre, les *Lettres polonaises* de Marat n'ont pas lieu en Pologne, même si le destinataire est supposé s'y trouver, et elles n'analysent ~~pas en détail~~ ni la culture ni la situation politique de ce pays. La nationalité du narrateur sert plutôt de césure par rapport aux mœurs et aux cultures du reste de l'Europe. Selon Gottschalk, Marat écrit plutôt sur des pays qu'il connaît mieux, c'est-à-dire l'Angleterre, la France, la Hollande et la Suisse (109). Kouidis montre l'influence de Montesquieu sur le choix de narrateur étranger : « Ayant adopté la forme adroitement employée [...] dans les *Lettres persanes* et à la guise de son prédécesseur, Marat écrit de la critique sociale » (XXXIII). Les petites traces de la Pologne que Marat laisse entrer dans le texte donnent un portrait partiel du pays et des opinions de l'auteur à ce sujet. Le dernier portrait de la Pologne avec lequel Marat laisse ses lecteurs est d'un pays barbare et primitif habité par un « petit peuple » qui n'est pas au même niveau de développement que le reste de l'Europe. Pour mieux évaluer le rôle de ce pays dans la fiction de Marat, il faudrait poursuivre cette étude par une lecture comparative avec son deuxième roman

impliquant la matière polonaise, *Aventures du Comte Potowski*, ouvrage qu'il a écrit « [...] très probablement entre 1768 et 1772 » (Kouidis, XIV).

BIBLIOGRAPHIE

GOTTSCHALK, Louis et R. Renard, « Quelques études récentes sur Marat », *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 13, no. 72, 1993, pp. 97-122.

KOUIDIS, Apostolos, « Introduction », *Lettres polonaises*, Jean-Paul Marat, Paris, Honoré Champion, 1993, pp. XI-XXXVII.

MARAT, Jean-Paul, *Lettres polonaises*, Ed. Apostolos P. Kouidis, Paris, Honoré Champion, 1993.